

Souad

Hélène Lépine

Number 105, Spring 2005

La marge

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14325ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, H. (2005). Souad. *Moebius*, (105), 45–49.

HÉLÈNE LÉPINE

Souad

LA PORTE DE SOUAD

Sba ahir, bonjour. Souad, tu nous reçois dans le secret de ton antre, au quatorzième étage de cette tour givrée. Quand se referme la porte à toutes les autres semblable, tu nous prends par la taille et ralentis nos pas. Tu répètes *sba ahir, bonjour ou bonsoir* pour couvrir l'écho agité de la ville dans nos mots. Tu nous entraînes vers le fond de l'unique pièce, là où repose ton humble couche entre ton sac à dos et tes livres éparés. Tu y étoufferas un moment nos gémissements d'esseulés. Tu nous offres ton âme pèlerine et ce corps de jeune fille, maigre, rompu. Souad, je t'ai donné ce nom de bout du monde. Tu me rappelles les cousines pauvres de Douz traquant de rares filets d'eau aux abords du désert. Toi, tu retraces les sources en nous.

Souad, femme dromadaire, soulève-moi, emporte-moi. Je claquemure ma tête enfiévrée. Oh ! pouvoir endiguer le chaos de la rue, le vent insomniaque dans les boulevards et les cris harpons des mouettes avides. Souad, lie-moi à ton allure tranquille. Le vent arrache les derniers lambeaux de mes souvenirs. Les dunes incendiées, mes pieds pâles de sable. Secoue-moi. Le froid de ce pays d'arbres chauves fige le sang et le grignoterait volontiers. Si tu le redoutes tout autant, nous formerons caravane et tu nous guideras au-delà des frontières de cette ville blanche de vertiges. Ne nous renvoie pas, retiens-nous près de toi.

Tu as fui ton Abitibi et déraciné ton enfance de sa terre gelée. Tu t'intéresses à la nôtre et t'aventures au pourtour de nos contrées. Tu habites les maisons frêles de nos récits et partages l'étroitesse de nos vies d'avant l'exil. Tu ranimes

les voix de nos mères, nos frères, et nous nous retrouvons tous en transit dans l'entre-deux de ton abri. Souad, je m'agrippe à tes flancs, j'épouse ta cadence pour ne plus quitter les rêves d'oasis, les mirages de miracles qui se dessinent dans tes yeux d'aube. Souad, mon éveilleuse, je revis la soif sous ton soleil blond. Tu m'offres l'eau tiède de ta bouteille et tires la toile sur la fenêtre comme on rabat un pan de la tente. Tu protèges nos territoires.

Souad, ou Diane, ou Odile, tu traverses les jours sans te soucier de la fin du voyage. Tu explores l'univers de crêtes en creux, de l'épaule à l'aine. Tu goûtes le Sahara sur ma peau et les blés d'Ukraine avec Tadko. Tu couches en Patagonie le vendredi, et nous, nous suivons ta piste, méandreuse, indécise. Que ton antre demeure notre Finistère, tes murs ocre, le paysage de nos matins. Je veux deviner les lunes naissantes depuis ta fenêtre, nourrir l'oiseau sur son rebord au printemps, pleurer tes brèves absences avec Vadim.

Bonjour, salut, j'ai rencontré Vadim sur le seuil de ta porte. Tu l'as rendu à la rue. Tu fais provision de nos enfances, femme dromadaire. Tu me demandes *qu'y a-t-il Samir ?* Je réponds *rien*. Souad, je redoute l'éternité de cette minute où je frapperai à ta porte et que tu ne m'ouvriras plus. Tu auras roulé ta couche, plié ta tente et repris ta route de nomade. Tu auras profité de la nuit et la ville vaurienne aura piétiné ton sillage. Je le jure, Souad, je partirai à mon tour, avec ou sans la caravane, loin des pays de bouleaux hallucinés. Tu m'auras laissé ce goût de soif et de marche. Je ferai le tour de l'équateur à reculons. *Qu'y a-t-il ? Rien*. Tu relèves la toile. Ton antre roussit à la chute du jour. Tu me pousses vers le seuil.

DOUZ, PORTE DU DÉSERT

Une porte sans cadre, sans verrou. Rien à forcer. Partir de Douz et fouler les sentes millénaires de nomades avisés. Entrer au désert avec la modestie du pèlerin. Mon

amulette, un timbre-poste pour la lettre de fin de parcours. J'ai dissimulé ma blondeur sous l'écharpe merzouguie et délesté mon sac de mes livres bibles. Maintenant, je marche et mesure ma naïveté de fille de l'hiver à la véhémence du soleil.

La petite ville sera bientôt loin derrière, avec ses rues, ses maisons basses, la place, les échoppes, un univers d'angles, de lignes à peu près droites. Des repères. Devant, que du plissé, du froncé, le soulevé, le pentu. L'œil monte sur les éminences, glisse dans les trouées, cherche l'horizon. Ne pas chavirer dans cette mouvance. La porte de Douz ouvre sur une promesse de désordre, le désert.

Pour rythmer la marche, un vaste silence. Bêtes et gens coulent leur allure dans sa musique. Dans les collines desséchées, un homme court sur le sable caillouteux. Son burnous sombre claque, fouette la poussière.

Il court vers un je ne sais où qui ressemble à nulle part. Et j'avance au désert, vers je ne sais où. L'oued, peut-être.

Les bêtes progressent à l'amble. Le convoi ondule lentement sous un ciel abat-jour boursouflé de chaleur. Avec des siècles à la traîne, le dromadaire sait le poignant de la soif et se ménage. Il mate ma fougue, la met à son pas. Abdiquer toute urgence, cheviller l'humilité au cœur. Une leçon à rabâcher.

Soudain, devant nous, l'erg, l'éblouissement. À perte de vue, les dunes éclaboussées de lumière où noyer les yeux. Plus de caillouteux, de rude, de rugueux. La finesse de la poudre d'or. La splendeur. J'apprends la patience obligée de tout assoiffé.

Avancer sans compter sur soi. Aucun indice pour mon regard gauche. Avancer à l'aveugle ou suivre celui qui sait déchiffrer les poussières d'étoiles, les lueurs violacées sur la dune, les moucherons égarés, cette trace serpentine.

Je m'en remets au chamelier, lecteur d'abstractions, gardien du trésor ancestral dissimulé sous ses paupières, à couvert des dévoreurs d'espace, des brocanteurs de territoires.

À l'arrêt, j'entame une datte. Pour le corps bringuebalé, ce fruit. Mordiller la chair sucrée, la savourer, garder le fin noyau en bouche. Se distraire en le suçant.

Libérées des fardeaux, les bêtes s'éloignent en quête d'herbes à mâcher. Elles s'éloignent et je reste là dans la touffeur du jour. Repos ou attente ? Paix ou angoisse ? Je crains la déraison. Je me concentre sur ma ration.

Et là, comme un éclat dans la tête, le souvenir violent du dégel, l'eau rageuse écartant les crans de glace. L'Abitibi. L'inattendu, clandestin, opiniâtre. Danger de débâcle.

Je chemine au désert. Je boitille, trime, je bascule un peu et rescapa le pied enfoui, disparu.

Cheminer au désert, c'est aussi sentir mon pied mou de désir dans sa gaine torride. Je meurs de m'abandonner à cette brûlure, laisser le corps répondre à l'invite du pied, creuser une couche d'infinie chaleur et m'offrir ce feu.

Le vent à présent. Le sol frémit, se contracte. Le désert, corps géant d'un dormeur allongé. Sa peau se ride, son ventre se soulève, s'abaisse. Il rêve et je retiens mon souffle à mesure que le vent grossit le sien. Il harcèle qui foule le géant et trouble son espace de songe. Le sable crépite sur le visage, pénètre les vêtements, fouille leurs replis. Le vent lapide la caravane jusqu'à ce que tous courbent l'échine, se tassent, s'entassent.

Mon corps sans bouclier a capitulé. Seuls les yeux sous les verres fumés, coincés dans l'étroite fente du chèche, s'obstinent à épier. Le désert redessine ses frontières.

Le thé de l'accalmie se boit à petites lampées. Un nuage crayeux enveloppe la caravane disséminée sous ses ombres blanchâtres. On ne voit plus les dromadaires. Le chamelier les appelle.

Les mains sur la tasse de fer-blanc, les cris rauques, mon souffle sur le thé bouillant, minuscules pousses de vie qui percent peu à peu le nuage crayeux et rétablissent l'apparence d'un jour. Meurtri.

Dans la caravane, la musique des mots se joue sur d'autres portées. Je tends l'oreille à cette langue de gorge. Cahots, rocs, pics, gouffres. Je me perds dans ses paysages. *Ma fhemtech*. Je n'ai pas compris.

Dans l'intimité du chèche, mon mecharabia, mon seul refuge, je déjoue les règles, je dénoue la langue. Sous l'étoffe tendue, ma bouche reedit le moins revêche, l'aimable, *Errig ramla*, *sba ahir*, *beslama*, et surtout, surtout, le déchirant, *Youssef*, *petit Youssef*, enfant aveugle, prisonnier de son désert.

Samir, Tadko, Vadim. Je pense à eux et leur parle en entremêlant mes regrets et les leurs. Samir, Tadko, Vadim, j'ai arpenté vos enfances pour réparer la mienne. J'ai longtemps hésité. La Patagonie, la Moravie... Une nuit, le temps d'un éclair stellaire, j'ai su. Samir, j'ai logé ma vie brisée dans le nom que tu m'as donné. Souad, une marge où inscrire mes questions. J'ai rejoint ta patrie, ta Douz, puis repris ma route de mendicante sur cette piste bédouine. Je quête, pour le petit Youssef et pour nous tous, la chaleur rédemptrice.

Oasis silence au crépuscule. Rose ocré du sol et braise du ciel, noces quotidiennes, forcées. Derrière le paravent de l'unique buisson, la théière cabossée, noircie, fume sur le feu d'herbes et de branches.

Oasis silence. Le chamelier verse de très haut et mes yeux s'accrochent à ce soleil lassé de la course. Avec le couchant, à la lisière des lèvres, mes vœux de prodiges, prières pour le puits quotidien.

Oasis murmure. Le chamelier ressert le thé. Un homme parle tout bas, explique les antilopes peintes du Tassili, les mains rouges sur la paroi rocheuse. Ses anges gardiens. La théière est vide. Il se tait. La nuit disperse hommes et bêtes. J'installe ma couche de vigie aux yeux d'aube sous les étoiles, mes antilopes, mes mains rouges.

Oasis froidure. J'ai déchiré mon timbre-poste. Dans le lointain, des hurlements de chacals.